



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et X A, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

DEUX TÉMOIGNAGES

Pont-à-Mousson, ville lorraine d'environ 15 000 habitants, située à mi-chemin de Metz et de Nancy, possède comme la quasi-totalité des villes de France, une association d'anciens prisonniers de guerre.

L'assemblée générale du groupe, fort d'une centaine de membres, auxquels il faut ajouter les veuves des camarades disparus, s'est déroulée le samedi 25 janvier 1986, en présence des élus, du Président de l'Association départementale et des anciens P.G. des communes voisines, sans oublier quelques anciens C.T.A.M..

Des allocutions prononcées au cours de la matinée, je me suis permis de retenir celle de M. Bernard Guy, maire de la ville et conseiller général, pour vous en communiquer les thèmes, à mon avis, principaux.

Elevant le débat et abandonnant le ton des discours habituels, centrés généralement sur le bon fonctionnement de l'association, M. le Maire de Pont-à-Mousson a su rapporter discrètement et avec précision la réalité sur les circonstances de notre capture, la triste expérience que nous avons vécue et notre délivrance par les troupes françaises et alliées. Toutes choses qui ne lui ont pas échappé en sa qualité d'ancien combattant au sein des troupes libératrices.

Nous l'en remercions, ainsi que d'avoir reconstitué pour nous son allocution improvisée et autorisé sa reproduction.

Pierre DURAND.

« Quarante-cinq ans se sont écoulés depuis qu'au mois de juin 1940, l'Armée française désarmée, face à une force aérienne et une force blindée puissantes, connut un revers provisoire qui devait être effacé quatre ans plus tard, puis grâce à la France Libre et à la Résistance, la France, finalement, se retrouva dans le camp des vainqueurs.

Je voudrais tenter après bien d'autres d'effacer cette idée reçue que les prisonniers de guerre furent « les chevaliers de la crocse en l'air ». Beaucoup se sont battus avec héroïsme, pratiquement tous ont résisté et ont souffert. Ils connurent ensuite la pire épreuve qu'un homme puisse subir, la perte de la liberté, la séparation avec les siens, l'humiliation devant le vainqueur, sans compter les privations de toutes sortes notamment dans le domaine de la nourriture.

J'ai souvent pensé au moment où mon unité participerait au rapatriement des déportés et des prisonniers, à ceux qui étaient atteints d'une grave maladie, à ceux qui connaissaient leur agonie derrière les barbelés, à ces moments où l'homme se sent seul devant la souffrance et devant son éternité, où il a besoin de sentir à côté de lui une présence affectueuse, j'ai souvent pensé à ces jeunes hommes terminant leur vie dans les stalags

et les oflags, n'ayant pas auprès d'eux l'affection d'une épouse ou d'une mère pour atténuer cette épreuve.

C'est parce que vous avez connu ensemble ces heures difficiles que plus de 45 ans après, en dehors de tous les clivages politiques ou les philosophies religieuses, vous avez voulu maintenir l'esprit des camps et que vous êtes réunis aujourd'hui ».

Bernard GUY.

Nous avons reçu de notre ami le Général Pierre BRUNET, (C. R.) 13, rue Barrès, 92190 Meudon, la lettre que nous publions ci-dessous. Merci à lui de nous remettre ainsi en mémoire les dramatiques événements de l'hiver 1945 au camp de Sandbostel, au cours desquels la solidarité des hommes réussit à faire échec à la barbarie nazie déchaînée et à ses sbires.

« Le signataire de ces lignes est un ancien déporté concentrationnaire, rescapé de Sandbostel dans la seconde quinzaine d'avril 1945.

J'avais pu, voici quelques années, en compagnie d'un camarade également rescapé de Sandbostel, assister à votre banquet à La Chesnaie du Roy. Au terme de ce dernier, je m'étais permis, au nom de tous les rescapés et familles de disparus, concentrationnaires de Sandbostel, d'exprimer le plus chaudement possible, notre profonde reconnaissance aux P.G., présents à l'époque au Stalag X B, pour l'aide inoubliable qu'ils ont apporté aux misérables loques que nous étions, aux uns pour donner aux mourants un sourire de la France, aux autres leur permettre de revoir leur chère Patrie libérée et aussi de témoigner sur cette page tragique de l'histoire.

Mon mauvais état de santé ne m'a pas permis de renouveler ma présence à vos annuelles retrouvailles, mais je tiens par ces lignes à vous apporter un autre témoignage de vive reconnaissance : celui d'un déporté luxembourgeois. Dans une lettre que je viens de recevoir, il décrit sa longue trajectoire de camps de concentration en kommandos, pour finir à Neuengamme et au « mouiroir » de Sandbostel. Après avoir rappelé la vision dantesque de l'enfer de ce qui avait été le « Mariaz », il écrit :

« Grâce au dévouement des soldats français, beaucoup ont pu rentrer dans leur pays et tous ceux qui ont été dans ce stalag leur sont éternellement reconnaissants. Pour ma part, étant luxembourgeois, donc pas français, j'ai été considéré comme un des leurs (...) Comme je ne connais pas d'anciens prisonniers du Stalag X B, je vous prie, si possible, de leur transmettre nos meilleurs sentiments et surtout à leur colonel ALBERT, à qui je dois sans doute ma vie ».

C'est avec beaucoup d'émotion que j'accomplis ma mission de vous transcrire ces lignes, tout en regrettant vivement de ne pouvoir en faire état auprès du Général ALBERT, décédé depuis de longues années ».

DE L'HISTOIRE

(Les Collines de Berlin, Editions Mazarine, par Stéphane Roussel).

Berlin en 1945 n'était que ruines, l'artillerie soviétique et les bombardiers américains étaient passés par là :

« Soixante-quinze à quatre-vingts millions de mètres cubes de pans de murs, ferrailles tordues, briques et tuiles carbonisées, béton inutilisable, ustensiles métalliques en tous genres, etc »

Comment s'en débarrasser ? Judicieusement amoncelés dans quelques carrières de sable existant dans la ville, ces débris finirent par atteindre la hauteur respectable d'une colline naturelle. Avec le temps, l'herbe y poussa, on y planta des arbres et des arbrisseaux de toutes les espèces, on y traça des sentiers, parfois une route, des aires de jeux pour les enfants, des lieux de promenade pour tous.

« Ceux qui ont connu Berlin ont pleuré sa disparition comme on pleure la mort d'un jeune », la géographie de la ville mais plus encore la société berlinoise cosmopolite, vivante, passionnante, cultivée qui y vivait avant le nazisme. La nostalgie de l'auteur transparait en bien des pages et son amour, mêlé de défiance après la tornade qui a tout emporté...

—O—

« Lorsque je rencontre Berlin, au début des années 30, je ne sais rien de la ville », écrit l'auteur, observateur privilégié dont le métier sera de voir, de savoir, de deviner, de susciter, d'interpréter, d'analyser et de révéler, en même temps qu'à ses

lecteurs à l'opinion publique internationale, la politique du pays où son journal l'a envoyée (Le Matin, de Bunau-Varilla).

Avec perspicacité et talent elle nous fait assister à la destruction intellectuelle et culturelle de la capitale allemande par Goebbels et ses sbires avant même l'arrivée au pouvoir des nazis. Par petites touches, mois après mois, elle nous montre les exactions, les intrigues, les intimidations, les ruses des adeptes d'Hitler pour contraindre aux lâchetés, aux reculades, aux démissions ou aux abandons les responsables de la République.

La mise en conditionnement de la population emprunte, elle, les voies et les moyens les plus divers, du tabassage de rue aux expéditions programmées contre les minorités, des lieux, des cercles du sein desquels la résistance pourrait surgir et s'organiser. Résultat : le 5 mars 1933, « passivité et paralysie » aidant, le N.S.D.A.P., recueillait environ 45 % des suffrages exprimés aux élections générales. Le Pouvoir était « constitutionnellement » acquis. La fin justifiant les moyens, ce score « minoritaire » était largement suffisant pour une équipe d'hommes décidés à s'imposer. Ils le firent bien voir.

Stéphane Roussel assiste des premières loges à l'investissement du pays tout entier par la nouvelle idéologie. Sa qualité de correspondant de presse, ses relations personnelles et professionnelles vont lui permettre de voir et de comprendre le cours nouveau des affaires et ses conséquences à l'intérieur

et à l'extérieur de l'Allemagne. A partir de sources généralement bien informées, inattendues même, de rencontres et d'entretiens politiques ou diplomatiques, elle nous montre l'histoire en train de se faire.

Elle n'a, est-il besoin de le dire, aucune sympathie pour le nouveau régime, elle regrette l'Allemagne cosmopolite d'avant, qu'un début de redressement économique, perceptible depuis quelques mois, aurait entraînée sûrement vers le progrès et la justice. Au lieu de quoi, la nuit tombait sur le peuple allemand et, à court terme, la guerre sur l'Europe. Un jugement apparemment fondé et bien explicité. Sa déception éclate.

Quand elle écrit (p. 139) : « Je sais, je sens qu'il y a des Allemands — et ils sont nombreux — qui n'approuvent pas le nouveau régime, qui ont honte d'un chef d'Etat comme Hitler, qui redoutent la catastrophe finale : non-nazis, non-résistants, non-combatifs, ils ne feront rien pour s'opposer ouvertement au Führer et à son équipe. Toute tentative autre que celle d'un attentat serait vaine et ils ne se sentent pas l'étoffe de héros ou de martyrs, cette appréciation peut sembler excessive, injuste.

S'opposer « ouvertement », c'est-à-dire renouveler le spartakisme, risquer une autre guerre civile, était-ce possible ? Les conditions avaient changé : le ferment nazi travaillait toute la société depuis 1923, le chômage avait été réduit de moitié, l'économie reprenait son souffle et les milieux financiers et industriels menaient le jeu. Une situation objective que le Parti nazi exploitait habilement par tous les moyens, le moindre n'étant pas le développement du ressentiment contre la France et le Traité de Versailles — très efficace dans les milieux militaires où l'on contestait la défaite même de 1918 — un traité jugé profondément injuste par toute la population. Et l'opposition n'avait pas de chef, divisée contre elle-même son échec était inévitable.

L'histoire, même la plus récente, ne fournit guère d'exemples où « les masses » savent résister aux entreprises de minorités agissantes ou aux « techniciens » de la prise du pouvoir. On peut et on doit le déplorer, mais il est vain d'attendre de tout un peuple qu'il soit héroïque. Les camps de concentration immédiatement mis en chantier, construits par ceux-là mêmes qui en seront les premiers occupants, les prisons, les décapitations à la hache, les fusillades, les suicides provoqués, les expulsions, les confiscations de biens, la propagande calomnieuse, etc, etc. Autant de moyens hautement dissuasifs dont les hitlériens — après d'autres — ont su se servir pour réduire leurs adversaires.

Ce long et pesant climat de terreur n'a pourtant pas empêché des individus ou des groupes restreints de « faire face », étoffe de héros ou de martyrs, sauvant ainsi l'honneur d'un peuple qui, dans sa large majorité, n'avait pas voulu retenir l'exhortation à soutenir la République que lui avait lancée Thomas MANN dès 1922 :

« Jeunesse et bourgeoisie, vous opposer à la république, à la démocratie, c'est avoir peur des mots — oui, vous renâchez et vous vous cabrez devant ce vocable, comme des chevaux ombrageux, une nervosité superstitieuse vous prive de votre raison dès qu'on le prononce. Mais ce sont des mots, des relativités, des formes déterminées par le temps, des instruments nécessaires, et croire que c'est sottise d'étrangers n'est qu'un enfantillage. La République — comme si ce n'était pas encore et toujours l'Allemagne ! La démocratie — comme si elle ne pouvait être une patrie plus familière qu'un quelconque empire rutilant, cliquetant, gesticulant !... »

Cette cécité politique du peuple allemand, jointe à la veulerie internationale face aux entreprises de Hitler, suffisent largement à expliquer le triomphe du nazisme sur la République de Weimar.

—O—

Ceci dit, « Les Collines de Berlin » reste d'un grand intérêt. Le tragique intérieur d'un pays s'y reflète au quotidien, d'une manière exemplaire. Le regard de l'auteur revêt une acuité qui ne laisse rien dans l'ombre, s'agissant des faits et des événements dont elle est le témoin privilégié et direct. « J'étais là, telle chose m'advint », est-elle en mesure de dire.

La guerre venue, S. Roussel quitta Berlin pour Londres où elle devait rester cinq longues années. Ses retrouvailles avec l'Allemagne nouvelle au début des années 50 témoignent, doublé de quelque nostalgie, du même regard « critique » et interrogateur sur le devenir d'un pays qu'elle connaît admirablement.

J. TERRAUBELLA.

Grâce à l'obligeance des Editions Fayard (Mazarine), que nous remercions vivement, Le Lien est en mesure de publier l'extrait du livre où Stéphane Roussel relate l'intronisation de Hitler comme chancelier du Reich (pages 59 à 67) :

Suite page 2.

DE L'HISTOIRE (suite)

La nuit qui tombe

A cette époque, la télévision n'existait pas encore. Si l'on voulait vivre un événement, il fallait se rendre sur place.

Dans l'après-midi, les journaux berlinois publient des éditions spéciales pour annoncer la nomination de Hitler, la composition du nouveau gouvernement — deux ministres nationaux socialistes, les neuf autres, conservateurs — et pour signaler que le parti hitlérien organisera dans la soirée une retraite aux flambeaux pour rendre hommage au nouveau chancelier.

Je téléphone à Joe LEDERER, la Française SAGAN berlinoise de l'époque : « Hitler est chancelier ». Un silence. Joe ne s'intéresse pas à la politique. Elle écrit des romans d'amour, tous best-sellers.

« Cela veut-il dire que vous ne viendrez pas dîner ce soir ? »

— Oui. Mais cela veut dire d'autres choses aussi ».

Je veux aller « en ville » pour voir ce qui s'y passe et nous nous retrouvons dans une librairie, Kurfürstendamm. Nous décidons de prendre un artère commerçante toute proche, la Nürnbergerstrasse.

Avant de les voir arriver, nous entendons au loin le martèlement rythmé de centaines de bottes sur le pavé. Puis, les premiers accents de chants de combats que nous connaissons. Enfin, nous les apercevons.

Ils marchent au pas, par rangs de dix, occupant toute la largeur de la rue. Les hommes des premières lignes portent l'uniforme des sections d'assaut hitlériennes : culotte de cheval, bottes noires, chemise brune, ceinturon, baudrier, casquette à jugulaire. Au bras gauche, le brassard du parti, rouge avec une croix gammée noire au milieu d'un cercle blanc.

Un visage que je n'ai pas oublié : celui d'un porteur de drapeau. Garçon d'une vingtaine d'années, le teint boutonneux, légère claudication. Pourquoi l'avoir choisi, lui ?

Après les hommes en uniforme, plusieurs centaines de civils. Sur le bleu de travail, sur le complet de tous les jours, ils ont enfilé des vestes devant leur tenir chaud, ou encore des pardessus qui, selon la mode allemande, leur descendent jusqu'aux chevilles. Eux aussi marchent au pas. Non sans mal car les pans des manteaux entravent leurs mouvements. Complétant cet accoutrement peu militaire le couvre-chef du respectable bourgeois berlinois : le chapeau melon. Qui emboîte des têtes rondes et paraît solidement posé sur d'épaisses nuques. A leur vue, ma compagne éclate de rire « Mais regardez-les. Ce qu'ils peuvent être drôles avec leurs chapeaux ». Plusieurs têtes se tournent vers nous. Les hommes voient la jeune femme blonde, se méprennent sur le sens de son hilarité et lui font de grands signes de la main. Je l'entraîne derrière une porte cochère « Vous êtes folle de vous moquer de ces hommes, ils sont dangereux ». Joe ne dit rien, elle m'a souvent mise en garde « Méfiez-vous, le journalisme rend pessimiste ».

Deux semaines plus tard, ses livres ont disparu de la vitrine des librairies. Elle n'a pu fournir la preuve qu'elle était « aryenne à cent pour cent ».

Je la retrouve à Londres en pleine guerre. L'ancien membre du Pen Club allemand a pris du service comme « butler féminin » chez un Anglais richissime. Toujours optimiste, elle a quitté l'Allemagne à un moment où les Anglais n'accordaient plus aux « travailleurs étrangers » que des visas de domestiques. Elle sert à table avec la même minutie qu'elle mettait à composer ses romans à succès. De temps à autre, le maître de céans, lorsqu'il a du monde, aime s'adresser à son butler pour lui demander un renseignement littéraire. De sa petite voix posée, je l'ai entendu répondre « Non sir, ce n'est pas du Shakespeare, c'est du Christopher Marlowe ».

Je laisse Joe chez son coiffeur et suis les nazis. Il fait froid mais la journée est claire. Nous arrivons à une des grandes places de la ville, la Wittenbergplatz. Là, les hommes s'arrêtent. Ils sont attendus par un groupe de sous-officiers S.A. qui distribuent des torches à résine. Il y en a pour tout le monde. Puis les rangs se reforment. On attend patiemment le moment de se mettre en marche. A la même heure et dans une cinquantaine de points de ralliement, d'autres hommes marquent le pas. Ils ont des instructions précises. Ils savent où se réunir et où aller.

Rien n'est laissé au hasard. Sauf la foule qui accourt de partout pour venir grossir les cortèges. Comme cet homme déjà âgé qui fait un immense effort pour ne pas se laisser distancer par la rangée qu'il a choisie. Des deux côtés de la rue, des Berlinoises, fidèles du parti, ou simples badauds, se sont arrêtés. Aux hommes qui passent, ils lancent de vigoureux « Heil Hitler », salut souvent entendu mais qui, ce soir, sonne tout neuf. Il est désormais officiellement reconnu.

J'enregistre aussi, et ne les oublierai pas, des images, des gestes qu'aucun photographe ne retiendra : hommes et femmes qui détournent le regard au passage des troupes brunes, qui ont hâte de disparaître à l'intérieur des immeubles. Qui ont du mal à dissimuler leur colère, leur impuissance, leur peine ou leur peur. Une jeune fille le visage inondé de larmes. Elle est là, comme tout le monde, sur le bord du trottoir, tandis que passent les S.A. Ses voisins s'écartent d'elle. Il vaut mieux, en ce jour de victoire ne pas être vu aux côtés d'une femme qui pleure.

C'est vers 17 heures du soir que les porteurs de flambeaux se mettent en route, convergeant vers la porte de Brandebourg. Alors s'allument les torches et le cortège bifurque dans la Wilhelmstrasse où voisinent chancellerie et palais de la présidence. Combien sont-ils ? Le chiffre officiel sera publié le lendemain ; plus de vingt-cinq mille.

Maintenant la nuit est tombée. On ne voit plus les hommes. Rien que de longues traînées de lumière qui se frayent un chemin dans l'obscurité. Les étendards semblent flotter tout seuls dans le ciel. Ceux qui les portent ont été happés par l'obscurité.

Je me suis faufilée à travers la foule, passant difficilement d'un groupe à l'autre. Il m'a fallu plus d'une heure pour arriver là où je voulais être : face à une fenêtre illuminée de la chancellerie. Dans son encadrement : Hitler.

Spectacle rare : le leader nazi porte la jaquette, vêtement consacré des cérémonies officielles. C'est ainsi qu'il a dû paraître ce matin devant le président. Tout à l'heure, il endossera l'imperméable gris que nous lui connaissons, sans doute pour se protéger du froid. Comme les projecteurs, comme les caméras des photographes allemands et étrangers, je cherche son visage : je distingue mal ses traits. J'ai l'impression qu'il sourit. De temps à autre, il étend le bras à sa manière, presque horizontalement pour saluer un des drapeaux qui passent sous ses yeux. Il ne se rend pas compte que sa manche est retroussée jusqu'au coude, laissant apparaître tout l'avant-bras de la chemise.

Du haut de sa fenêtre, il doit avoir l'impression d'un immense tapis ondulant, fait de feu et de flammes. Au balcon voisin, ses gardes du corps qui font monter par des ficelles les nombreux bouquets de fleurs apportés par des femmes et des enfants.

A quoi peut bien penser un homme que son destin a conduit d'un asile de nuit viennois à cette fenêtre illuminée de la chancellerie du Reich à Berlin ? Autour de moi, on ne se pose pas la question. On crie, on rit, on chante, on scandale les slogans du parti. Plusieurs couples ont amené leurs enfants. Les hommes les ont installés sur leurs épaules ou encore, les tiennent à bout de bras comme pour les rapprocher de Hitler. Les enfants pleurent, ils ont froid. Ils sont trop petits pour comprendre. Qu'importe ! plus tard leurs parents, du moins l'espèrent-ils, pourront leur dire : « Tu étais là ».

Le défilé est structuré avec précision, de manière hautement symbolique. A sa tête, les Casques d'Acier, combattants de la Grande guerre en uniforme feldgrau ou encore noir et bleu. Leur avoir permis d'être les premiers est un hommage au passé. Et puis Hitler n'a-t-il pas été l'un des leurs ? Lui aussi aime se présenter en simple uniforme avec, pour seule décoration, la Croix de Fer, souvenir de la guerre mondiale.

Viennent les S.A., troupes brunes qui depuis tant d'années suivent aveuglément Hitler et sèment la terreur à travers le pays. Sont-ils fiers ? Emus ? Je ne vois aucun visage. En approchant de la chancellerie, ils lèvent la tête comme un seul homme, la tournent vers la droite, là où ils devinent plus qu'ils ne la perçoivent la présence du Führer victorieux.

Au palais de la présidence, voisin de la chancellerie, le maréchal Von Hindenburg a paru lui aussi dans l'encadrement d'une fenêtre. On le voit qui s'appuie sur une canne, et de son bras raide bat la mesure à l'écoute des marches militaires. Il s'anime lorsque l'une des cliques entonne le *Fredericus Rex*, marche dédiée au roi Frédéric de Prusse.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT
AGENCE IMMOBILIERE
BASTIAISE
CABINET Pierre MARTELLI
41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 95 31 38 02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

■ Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
■ à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
■ immobiliers - Locations, etc...

Hindenburg a l'air ébahi. Comme s'il se demandait ce que signifiait tout ce remue-ménage. Comprend-il seulement que c'est lui qui l'a déclenché ? Se rappelle-t-il qu'il vient de confier le sort du Reich au tribunal national-socialiste qu'il n'a jamais cessé de mépriser ? L'humour populaire, dès le lendemain, répond aux questions « j'ignorais, aurait dit le président (et l'histoire a été racontée maintes fois) j'ignorais que nous ayons fait de si nombreux prisonniers russes » Autant dire que l'ancien chef des armées impériales, qui avait combattu les Russes en Prusse Orientale se croyait toujours en pleine guerre. Plus brutalement : qu'il « n'avait pas tout sa tête » en abandonnant l'Allemagne à Hitler.

L'apothéose sera pour tout à l'heure, car le défilé durera jusqu'à minuit. Il faut que je regagne notre bureau. Je ne verrai donc pas les S.S. qui, rassemblés au Tiergarten, attendent leur tour d'acclamer Hitler. Au premier rang, en uniforme noir comme celui de ses hommes, Heinrich Himmler, entouré de ce que le parti compte de plus représentatif au plan mondial : descendants d'anciennes familles régnautes, plusieurs grands noms de la noblesse prussienne et parmi eux un Hohenzollern, le prince Auguste-Guillaume, l'un des fils du dernier empereur d'Allemagne.

Il est aussi difficile de se dégager de la foule que d'y trouver une place. A l'endroit où je me suis postée, et alors que je tente une sortie, j'assiste à l'une de ces « petites » bavures qui doivent marquer la soirée : des S.A. tabassent cruellement un homme encore jeune qui a refusé de saluer au passage un drapeau à la croix gammée. La police, qui pourtant est partout, regarde et laisse faire. Plusieurs écoliers qui se sont confectionné tant bien que mal des semblants d'uniformes nazis ornés de brassards rouges, suivent la scène avec intérêt. L'homme qui a le visage en sang réussit à s'enfuir et disparaît dans la nuit.

Contraste saisissant entre la Wilhelmstrasse illuminée à giorno et les rues avoisinantes. Un grand silence qui est plus que l'absence de bruit, enveloppe la ville vaincue.

Sur les allées du Tiergarten que je longe, la nuit d'hiver a posé une mince couche de neige. De la blancheur poussiéreuse aussi sur les arbres. Je grelotte. Je n'en finis pas de grelotter. J'aurais dû mettre des chaussures plus solides ou même des bottillons.

Soudain, je m'arrête. Ce n'est pas le froid. Je

tremble de ne pas comprendre. De ne pas saisir ce que le spectacle que j'ai quitté avait de troublant. Mais comment l'avais-je donc imaginée, cette « révolution nationale » que Hitler nous annonçait depuis si longtemps ? Assisterait-on longtemps à des explosions spontanées de joie ? De violence ? Ou encore, dans les rues, à des rondes de jeunes filles chantant leur bonheur, des fleurs piquées au corsage ? Des révolutions, je ne connaissais guère autre chose que ce qu'en racontent les récits historiques, ce qu'illustrent les images. Tout au plus encore quelques bandes filmées russes, des gens courant à toute allure dans tous les sens, ou Lénine haranguant les foules avec de grands gestes. Rien qui m'ait préparée au spectacle ordonné de ce soir. A cette formidable vision d'un peuple mobilisé et en uniforme. A une machine qui commence à fonctionner sous nos yeux. Mue par des mystérieux metteurs en scène qui ne négligent aucun détail, et qui savent sans doute depuis longtemps que c'est au jeune boutonneux de la Nürnbergerstrasse que reviendrait l'honneur de porter un drapeau.

Je croise un dernier groupe de S.S. qui se dirige vers la porte de Brandebourg. Ils n'ont pas encore allumé leurs flambeaux. Sur les sentiers enneigés, le bruit de leurs pas est comme assourdi. On dirait une énorme masse noire qui se déplace sur un rythme cadencé. Tout à l'heure, les hommes allumeront les torches dans un même mouvement. Ils crieront « Heil Führer » comme une seule voix. Et à sa fenêtre, tel un redoutable automate, Hitler rendra le salut.

La route se fait glissante. Mais je n'y pense plus. C'est en courant que je franchis les derniers mètres qui me séparent de notre bureau. C'était cela : Hitler « mobilisait ». Je ne suis pas la seule à le penser. J'ai su, par la suite, que plusieurs diplomates ont employé des termes analogues dans des dépêches adressées à leurs gouvernements. Qui n'en croyaient rien. Voyons, Hitler n'était pas fou !

Dans les rédactions des journaux berlinois, on prépare les éditoriaux du lendemain. La presse libérale persiste dans l'illusion : ce qui compte, explique-t-elle à ses lecteurs, c'est que dans le gouvernement nouvellement constitué — que l'on appelle « cabinet Hitler-Papen » comme pour rappeler que Hitler est bien encadré — deux ministres seulement sur onze sont hitlériens. Peut-être vaut-il mieux, écrit-elle, que Hitler ait été associé au pouvoir. De la sorte il s'usera plus facilement. Ou encore : les responsabilités nouvelles pourraient faire de lui un homme nouveau.

Les journaux nazis, eux, jubilent : une ère nouvelle commence pour l'Allemagne. Ce qu'ils ne disent pas, c'est qu'un chapitre nouveau va commencer dans l'existence de chacun des habitants du pays. Il s'agira de vivre avec le régime qui s'installe ou, si cela s'avère impossible, d'essayer d'y survivre.

Les vainqueurs festoient toute la nuit. Dans les restaurants chics, les brasseries populaires, le moindre petit bistrot, champagne, vin et bière coulent à flots. Malgré le froid de la nuit d'hiver, des fenêtres ont été ouvertes et j'entends les accents de chants nazis entamés et repris en chœur. Tout le répertoire y passe. En tête, le *Horst Wessel Lied* appelé à devenir à côté du *Deutschland über Alles*, le nouvel hymne national. Fort curieusement la mélodie « empruntée » à un chant socialiste est due à un compositeur français, François-Etienne Méhul. Les paroles sont écrites par un « héros » du parti, Horst Wessel, fils de pasteur, devenu nazi et qui a trouvé la mort au cours d'une rixe avec des communistes. Incident politique selon les uns, règlement de comptes entre proxénètes, selon les autres. D'autres « tubes » nazis sont consacrés à la lutte contre les Juifs « dont le sang rougira bientôt les couteaux des patriotes ». La France n'est pas oubliée. « *Siegreich woll'n Frankreich schlagen* » (nous combattrons la France et nous serons les vainqueurs).

J'ai passé une nuit blanche. Je n'ai pas eu le temps d'aller me coucher. Il y avait trop de choses à voir. Ainsi, à un coin de rue, un nazi en uniforme noir qui vomit. Il a trop bu. C'est un S.S. et il fait partie des troupes d'élites du chancelier.

Le lendemain, Berlin a changé de visage. On dirait une ville occupée, sillonnée par les conquérants. L'uniforme brun des S.A. domine. De nombreux civils, pressés de témoigner leur appartenance au parti victorieux, portent l'insigne de la croix gammée au revers de leur veston ou ont agrémenté leur costume d'une chemise brune. Où ont-ils pu les acheter si vite ? Qui les a fabriqués ? Dans quel dépôt conservait-on, en attendant le jour J, ces accessoires de ton uniformément beige ou brun ?

De même pour les drapeaux : tout Berlin a pavloisé, les couleurs de la République ont été remplacées par celles de la monarchie avec en plus la croix gammée. Certains n'ont eu qu'à sortir de la cave ou du grenier l'ancien drapeau impérial noir blanc rouge. Après tout, la République n'a duré que quinze ans et on l'avait conservé à tout hasard. Mais d'où viennent les dizaines de milliers d'étendards frappés de la croix hitlérienne qui, depuis la veille, claquent au vent ? Quelqu'un a dû passer à temps d'importantes commandes à des firmes spécialisées. Spécialisées aussi dans la confection de fanions pour voitures. Il ne s'est trouvé aucune autorité républicaine pour s'intéresser à ce genre de commerce, pourtant révélateur. L'hitlérisme, bien avant l'ère des ordinateurs, a su programmer son infiltration : armée, police, gendarmerie, ministères, journaux. Partout, il a détecté et instruit les hommes qui aujourd'hui arborent l'emblème du parti.

Découverts, les fêtards de la veille ne savent pas trop quoi faire. Parmi eux beaucoup de chômeurs. Mais aussi des ouvriers, des employés qui, ce matin, n'ont réintégré ni leurs ateliers, ni leurs bureaux. Personne n'osera le leur reprocher. Ils improvisent des cortèges, crient des slogans exaltant Hitler et la victoire, menacent les rouges, n'oublient pas d'émailler leurs invectives du cri qui s'élève à intervalles réguliers : « Que Judas crève ! » Le martèlement des bottes sur le pavé a repris. Il ne s'arrêtera plus...

Je suis comme tout le monde. Désarçonnée. Rien ne se passe comme nous l'avions prévu. Les S.A. étaient prêts à régler leurs comptes avec les adversaires politiques. Il n'en est rien. La nuit des Longs Coutaux sera pour plus tard. Les victimes en seront les S.A. qui aujourd'hui triomphent.

On avait prévu des pogromes. Bien sûr, les slogans et les chants s'attaquent aux juifs, leur déclarent une guerre sans merci. Mais pas de persécution ouverte organisée. Pas encore.

Dans les milieux conservateurs, c'est la jubilation. « On vous l'avait bien dit. Une fois qu'il sera au pouvoir, il se tiendra tranquille » trop heureux de se trouver à la chancellerie et de pouvoir distribuer des sinécures à ses amis.

Peu à peu on comprend que Hitler n'entend pas le pays au chaos. Sa révolution ne sera pas une révolution comme les autres. On n'érigera pas des barricades, on ne prendra aucune Bastille, on n'investira aucun château royal ou impérial. Sa révolution à lui sera une transformation en profondeur et « totale ». Elle conduira...

A quoi? Aux yeux des observateurs étrangers

qui vivent ces journées à Berlin et qui ont le courage d'aller jusqu'au bout de leurs observations, le chemin de Hitler se dessine avec netteté. Il conduira à la guerre.

La Volkische Beobachter (Observateur raciste), quotidien dirigé par Hitler, est le premier à lâcher le mot. En gros caractères à la première page du journal : « Nous sommes en guerre ». Il ne s'agit pas de vraie guerre bien sûr, mais d'un appel au combat contre les forces internationales, donc anti-nationales, qui menacent le Reich : le Bolchevisme mondial, la juiverie, l'Eglise catholique, la franc-maçonnerie.

Hitler procède par petites doses, méthode qui ne

manque pas de sadisme : rien de tel que le flou et l'incertain pour jeter dans les esprits une confusion utile. Cela vaut pour les membres du parti comme pour les adversaires. Et avant tout pour les marginaux. Le nouveau chancelier du Reich a placé son régime sous le signe de l'inégalité devant la loi. Un juif n'aura jamais les mêmes droits qu'un pur aryen, ressortissant de la race des seigneurs.

Et la République de Weimar dans tout cela? Elle s'efface discrètement sur la pointe des pieds, comme elle a vécu. (...)

(C) 1982, Editions Mazarine.

LE WALDHO

Le « Grand BERNARD » n'est plus

PERRON Vient de publier une liste impressionnante de disparus du Waldhotel. La liste s'allonge encore : le Grand Bernard JEANGEORGES vient de nous quitter après une douloureuse maladie. Du moins aura-t-il connu une dernière joie, la remise de sa légion d'honneur, largement méritée et qu'il désirait tant.

Bernard était une figure haute en couleur et il ne passait pas inaperçu. « Pensionnaire » du Waldhotel pendant quelques années, il avait marqué la cuisine de sa forte personnalité. Toujours serviable, il était une providence pour nous. Que de bons plats n'a-t-il pas préparés avec des marchandises plus ou moins régulières, apportées par infirmiers et malades!

Il fallait aussi le voir à l'action lors des contrôles officiels. Miraculeusement une assiette garnie se

plaçait dans les mains du médecin et de ses collègues... et la visite se terminait ainsi, ce qui était préférable.

Réformé comme (faux) tuberculeux, il a animé jusqu'à la libération, malgré toutes les difficultés rencontrées, la Résistance vosgienne à La Bresse en particulier. Il n'en parlait jamais mais ceux qui ont eu la chance (et je suis fier d'en être) d'écouter les récits de sa fidèle Angèle ont frémi devant tous les dangers courus et ses folles audaces.

Après la libération, son « Hôtel du Vieux Moulin » à La Bresse est devenu une sorte d'annexe du Stalag VB et le lieu très souvent choisi pour nos banquets annuels magnifiquement organisés par le Grand Bernard. De plus, toute l'année, il y avait un défilé continu de VB dans son établissement. Curieusement nos voyages dans les Vosges passaient obligatoirement par La Bresse. C'était

d'ailleurs l'occasion de rencontres imprévues. Je me souviens, en particulier, d'une soirée avec Daurel, Marchal quelques autres et leurs épouses. Les « cadavres » de bouteilles alignées dans un coin de la salle suscitèrent quelques sifflets d'admiration des clients de l'hôtel. Arrêtons-nous là, il faudrait trop de pages pour épuiser toutes les histoires que son souvenir évoque.

L'âge et la maladie ont eu raison de cette force de la nature mais son image restera vivante parmi nous. Le Grand Bernard sera toujours cet ami, ce frère, plein de vie, heureux de nous accueillir et son départ laissera en nous un vide immense.

Adieu Bernard, la chaleur de ta présence nous manquera beaucoup et nous évoquerons souvent ton souvenir.

DAUBIGNY.

La Rédaction du Lien et le Bureau de l'Amicale s'associent au deuil qui frappe aujourd'hui la famille de l'ami Bernard, le Bressan au grand cœur, et lui présentent leurs condoléances les plus attristées.



la libération du Kommando de Buch

(suite au précédent numéro)

La liberté est au bout du champ

Je fis encore un bref arrêt à la ferme Ruf pour remercier ces braves gens de toutes leurs gentilleses en leur promettant de venir les saluer si, dans l'avenir, je me perdais dans la région, ce que je croyais à l'époque plus qu'improbable. C'est avec une réelle émotion qu'ils me virent disparaître au détour du chemin. Au cours de l'après-midi, René Oudin descendit à son tour avec deux camarades à Unterkirchberg. L'ami que j'avais chargé de trouver une carte de la région à parcourir rentra vers 16 heures. Il me présenta un magnifique document d'état-major, très détaillé, qui s'étendait des rives du Danube jusqu'à celles du Rhin. Je l'examinai attentivement et pris, après réflexion, ma décision : nous devions à tout prix prendre la direction de Strasbourg.

A peine avais-je établi un itinéraire, que le brave René entra en trombe et vint me trouver à ma table de travail.

— Je suis allé cet après-midi chez mon patron et il m'a demandé où était passée l'ambulance qui se trouvait devant la ferme?

— Et alors? lui répliquai-je.

Il marqua un temps d'arrêt. Visiblement il paraissait un rien gêné.

— Et alors? dit-il, après un moment de silence, il se trouve que les trois ambulances abandonnées dans le village ont été réquisitionnées par l'armée américaine et que mon patron, étant maire du patelin, doit en assumer la responsabilité.

— Et qu'est-ce qu'on a à en foutre des responsabilités de ton tîlier? lui rétorquai-je brutalement.

— Ecoute mon pote! me répondit René, ne te fache pas! Mon patron n'a pas été trop vache avec moi et je ne désire pas lui attirer d'ennuis. Il m'a aperçu le jour où je me trouvais en votre compagnie pour prendre livraison de la voiture. Il sait que je suis dans le coup et je lui ai promis de lui ramener sa bagnole.

Je ne pus m'empêcher de faire ma mauvaise tête et de lui montrer mon désappointement.

— Tu nous fais chier, René! dis-je pour employer une réflexion fleurie de mon ami. Si on ramène le tacot à Unterkirchberg, c'est foutu pour nous! Franchement, je ne pensais pas que tu nous tirerais dans les pattes au dernier moment. Ton ambulance est ici au kommando, elle est notre propriété et tu ne l'auras pas! Compris!

— Ecoute! poursuivit René. J'ai une autre proposition à te faire et elle nous mettra, j'en suis convaincu d'accord tous les deux. Esgourde-moi bien! Voici ton topo! Je descends avec la guimbarde à Unterkirchberg. Weiss et toi, vous m'accompagnez, je reconduis l'engin où nous l'avons trouvé, je préviens mon Jules que son bien lui a été restitué et qu'il a repris sa place en face de sa ferme, mais je laisse, bien entendu, les clefs de contact sur le tableau de bord. Pendant que je donne ces explications à mon zèbre, à votre tour vous récupérez la camionnette, vous l'escamotez une deuxième fois et vous la ramenez ici, ni vu, ni connu! Suis-je assez clair? ajouta-t-il en guise de finale.

Le plan échafaudé par notre brave cuisot était assez ingénieux et je lui donnai mon assentiment. J'allai immédiatement prévenir l'ami Weiss et tous trois, nous prîmes la direction du village.

A une centaine de mètres de la ferme, René nous déposa et tandis qu'il emmenait très lentement l'ambulance devant la ferme de son patron, nous parcourions, Charles et moi, le même trajet à pied. En vue de l'habitation, nous attendîmes un moment. Après quelques

minutes, René réapparut rayonnant sur le seuil tenant le pouce en l'air et remonta en direction du kommando. Il nous lança au passage : « Allez-y les gars! »

Nous n'attendions que cela. Il ne nous fallut que quelques secondes pour arperter les vingt mètres qui nous séparaient encore du véhicule dont nous reprîmes possession. Un peu plus loin, nous récupérâmes René au passage et le tour était joué. Dès notre retour à la chambrée, je me penchai à nouveau sur la carte avec les copains qui avaient accepté de participer à l'ultime voyage.

Je leur fis part de mes intentions. Nous devions, coûte que coûte, éviter les villes et les grands axes, de crainte de nous faire arrêter par les troupes alliées et de nous retrouver dans un camp de rapatriement. Pendant ce temps, Charles Weiss avait jaugé le réservoir et nous apprît qu'il ne restait d'essence que pour parcourir un maximum de 20 à 30 kilomètres. Ce fut la consternation, mais assez vite l'espoir reprit le dessus. Quoiqu'il advint, nous étions fermement décidés à tenter l'aventure.

Dès le départ, nous devions rayer la ville d'Ulm de notre itinéraire. De plus, la plupart des ponts enjambant le Danube devaient avoir été détruits et être remplacés par d'autres, construits à la hâte par le génie américain mais très probablement réservés aux charrois militaires. Je me souvins néanmoins que lorsque je me rendais de la forêt à la gare de marchandises d'Einsingen où je déchargeais mes stères de bois, j'empruntais, au-delà du village de Goggingen, un pont qui franchissait le Danube à cet endroit beaucoup moins large qu'à Ulm. Comme les troupes alliées avaient surtout porté leur coup de boutoir en direction de la grande ville, il était bien possible que ce pont, hors du secteur des combats ait été épargné. Selon le plan établi, nous devions par la suite gagner Strasbourg par des routes secondaires du Jura Souabe. Avec un peu de chance, il nous était possible d'effectuer ce trajet en une journée. Nous préparâmes encore à la lueur des bougies à la flamme vacillante, notre casse-croûte du lendemain : trois poulets froids, deux boules de pain blanc, cinq ou six bouteilles de vin en provenance des caves du kommando constituèrent notre viatique et enfin, nous nous allongeâmes pour la dernière fois sur nos lits de captifs. Je me souvins qu'avant de m'endormir profondément, je me mis à prier avec une grande ferveur pour la réussite de notre entreprise. Dès que le premier coq fit entendre son chant, je me réveillai et m'asseyant sur le rebord de ma couche, je parcourus une dernière fois la carte demeurée étalée sur la table. Tout était parfaitement au point. Il ne nous restait plus qu'à faire confiance à notre bonne étoile. Le jour se levait lentement : une brume légère adoucissait les contours de la villa située en face du kommando, les oiseaux pépiaient joyeusement, un vent léger agitait doucement les feuilles des arbres, tandis que le ciel se colorait d'un bleu très pâle. Je me levai et jetai un coup d'œil dans l'avant-cour.

Notre ambulance était là et bien là. Les plaques, aux lettres et chiffres noirs sur fond blanc avaient disparu sous le bleu, le blanc et le rouge du drapeau français et je songeai, qu'à partir de cet instant, j'avais chargé d'âmes. Nous allions enfin quitter ce kommando de malheur où nous avions vécu exactement 1.776 jours, soit 42.624 longues heures d'horloge et lorsqu'on se met à penser qu'une heure de captivité paraît une éternité par rapport à 12 heures de liberté, on est obligé de considérer, après coup, que cela représentait un fameux bail. Nous n'eûmes plus besoin, ce matin là, d'un gardien pour nous réveiller. A mon premier appel, tous les gars du kommando furent debout en un rien de temps. Nous prîmes en commun un petit déjeuner, les partants firent leurs adieux à ceux qui avaient décidé d'attendre un rapatriement plus officiel et nous nous installâmes à bord de l'ambulance. Je pris place à côté du chauffeur, la carte étalée sur mes genoux, tandis que nos sept compagnons s'installaient à l'arrière, à l'abri des regards indiscrets. Un léger grillage séparait la cabine de pilotage de l'intérieur de la camionnette et à l'arrière, les deux portières possédaient deux petites lucarnes placées à hauteur d'homme; c'était sur ce seul éclairage que nos sept amis pouvaient compter. Charles Weiss fit ronfler le moteur et à grands coups de klaxon, nous prîmes la route sous les ovations et les vœux de bonne réussite de nos amis qui demeurèrent au kommando. Dans bien des yeux, apparurent

quelques larmes, mais c'étaient surtout des larmes de bonheur. Notre villa en Wurtemberg disparut rapidement et sans regrets de notre vue. Nous prîmes la direction d'Oberkirchberg, traversâmes à toute allure Unterkirchberg, ce village qui m'avait vu, cinq années durant, déambuler dans ses rues et ses champs. Au bout de la localité, nous virâmes à gauche sur la route d'Unterweiller et nous nous dirigeâmes résolument vers Einsingen. Chaque fois que nous apercevions des civils dans les campagnes, Charles actionnait le klaxon en guise de salut ou plutôt d'adieu. Nous atteignîmes bientôt Goggingen : le pont sur le Danube était intact. L'obstacle que je craignais le plus était franchi.

Nous arrivâmes à Einsingen, traversâmes la voie ferrée et nous engageâmes sur la grande route de Ehingen. Nous avions à peine parcouru 500 mètres, que j'aperçus sur la droite, un dépôt de l'armée où se trouvait une quantité impressionnante de jerricanes. Je fis stopper notre chauffeur. Je sortis de l'ambulance et décidant de risquer le tout pour le tout, je m'enfonçai franchement dans le camp. Un nègre bon teint vint à ma rencontre. Ne connaissant pas un traître mot d'anglais et encore moins du jargon américain, je lui lançai le seul qui me vint à l'esprit et qui était un mot d'allemand signifiant essence.

— Benzin! fis-je.

Le noir me gratifia de son plus éclatant sourire et me fit entendre par gestes qu'il ne comprenait pas.

— Benzin! repris-je une seconde fois en montrant l'ambulance.

Nouveau sourire des plus sympathiques, puis, par de nouveaux gestes à peu près identiques, je crus deviner que je devais attendre un instant. Je le vis en effet disparaître dans le dédale des tonneaux, des bidons et des tentes et revenir bientôt accompagné d'un blanc cette fois, mais à en juger par les multiples étoiles qui constellaient son casque, ce devait être un général.

Je formulai ma demande au nouveau venu : — Benzin! répétai-je pour la troisième fois en lui indiquant de l'index l'ambulance immobilisée sur la route et dans laquelle mes amis commençaient à s'inquiéter.

Un général, en général, me dis-je, doit être plus intelligent qu'un simple soldat et comme de plus, ce général était blanc de peau, il devait être quelque fois plus intelligent qu'un simple troufion noir. A cette époque, il n'était pas encore question de ségrégation raciale; que l'on ne prenne donc pas cette insinuation comme déplacée ou tendancieuse. Toujours est-il que « mon général » me comprit immédiatement et comptant sur les cinq doigts de la main gauche me demanda : — One? Two? Three? Four?

Comme j'opinai du chef, il donna illico l'ordre au brave noir, toujours aussi souriant mais également aussi muet, de faire le plein de notre véhicule, à la seule condition de lui restituer les vidanges. Est-ce le fait qu'une croix rouge ornait les flancs de notre voiture qui avait incité ce haut gradé de nous venir en aide? Peut-être s'était-il imaginé que nous transportions quelques prisonniers malades ou blessés? Ce qui est certain, c'est que cinq ou six bidons du précieux liquide prirent le chemin de notre réservoir et nous en remplîmes encore un que nous avions pris la précaution d'emmener avec nous.

Le plein terminé, nous reprîmes la route, gratifiés d'un chaleureux « good luck » de notre général dépanneur. Bien plus tard je pensai que si Patton est passé dans la région d'Ulm, c'est peut-être à lui que nous devons ce cadeau.

Un quart d'heure plus tard nous traversions Ehingen. Nous nous dirigeâmes à grande allure vers Sigmaringen, en empruntant des routes secondaires. Il nous semblait que nous étions sauvés puisque notre réservoir était rempli à ras bord. Vers les onze heures, alors que nous venions de traverser Riedlingen, nous débouchâmes dans une région sauvage qui, de plus, nous parut très inhospitalière. A gauche, s'étendait une épaisse forêt de sapins; à droite, une autre forêt, plus sombre encore et pour couronner le tout, la route, mal empierrée, était truffée de trous d'obus. Notre chauffeur, avec une maîtrise remarquable, faisait zigzaguer sa voiture, évitant avec adresse tous les écueils. Nous avions vraiment l'impression de déboucher dans un décor de fin du monde. J'eus le sentiment de m'être perdu. Consultant fébrilement ma carte, je ne pus que constater que nous étions pourtant sur la bonne voie.

(A suivre.)

Maurice CADOUX ancien Président de l'Amicale des X (ABC) nous a quittés

L'Amicale des X est de nouveau en deuil.

La triste nouvelle à laquelle, hélas ! nous nous attendions tous sans trop vouloir y penser, est tombée brusquement en ce samedi 8 février 1986. Un appel téléphonique de PONROY me la confirme, Maurice CADOUX est mort la veille : il avait 84 ans.

Certes, nous savions bien, depuis plusieurs mois, que sa santé s'était altérée et qu'il avait fait plusieurs séjours en cliniques ou hôpitaux, mais, comme toujours, on voulait croire que ce ne serait pas trop grave, qu'il ne s'agissait que d'une simple alerte et que les progrès de la science auraient raison de la maladie. On pensait que notre ami s'en sortirait et que les soins attentifs qui lui seraient prodigués nous permettraient de le revoir un jour.

Hélas ! il n'en a rien été et l'irréversible s'est produit.

Cette mort plonge les anciens des stalags X dans une profonde tristesse et, pour l'Amicale des X, c'est une page de son existence qui se tourne avec

CADOUX, depuis le tout début, y a œuvré avec tout son cœur et toutes ses forces. Il fit partie de l'équipe des premiers dirigeants de l'Amicale et il figura longtemps parmi les membres du Comité Directeur à des postes différents.

Dans le numéro 1 du journal des X portant la date de janvier 1946, journal qui avait pour titre « ECHO X-ABC », se trouvait la liste des 30 membres du Conseil d'Administration élus lors de l'Assemblée Générale du 27 octobre 1945. Maurice CADOUX y figure comme président ayant été nommé à ce poste le 27 décembre 1945. Il succédait à Guy BOUDIER, ancien Homme de Confiance du Stalag XC, qui n'occupa la présidence que 2 mois seulement, les exigences de sa profession l'obligeant à quitter Paris. CADOUX fut donc, en fait, le premier président de l'Amicale des X après le grand retour de 1945. Il fut réélu à ce poste en 1946 mais ne sollicita pas de nouveau mandat en 1947. Cela ne l'a pas empêché de continuer à s'occuper de l'Amicale. On le retrouve vice-président en 1954 et 1955, puis secrétaire général en 1956 et 1957 et à nouveau vice-président à partir de 1958 jusqu'à ce que l'Amicale des X fusionne avec celle des VB en 1964.

CADOUX était un amicaliste de la première heure et nous perdons en lui non seulement un ami sincère mais aussi un camarade dévoué à la cause des anciens P.G. qui, tant que sa santé le permettait, n'a cessé de travailler pour le maintien des notions de camaraderie et d'entraide qui sont de règle dans nos groupements. Je m'en voudrais de ne pas rappeler ici ce que BOUDIER écrivait dans le journal n° 1 indiqué ci-dessus pour présenter son successeur à la présidence : « Notre ami CADOUX fut élu président à l'unanimité du Conseil d'Administration qui est une référence car, à la vérité, ce choix nous fut imposé par l'estime que CADOUX avait su conquérir durant plusieurs mois de travail en commun. L'activité de CADOUX est étonnante. S'il vous surprend par la diversité des questions qu'il semble traiter « de front », n'ayez aucune crainte, chacune trouvera sa solution, exactement quand il le faudra ». Tous ceux qui ont connu CADOUX et travaillé avec lui peuvent témoigner de l'ardeur et de l'honnêteté avec lesquelles il s'occupait d'un problème.

Ami Maurice, nous ne t'oublierons pas. Tu peux reposer en paix, car cette paix tu l'as bien gagnée pendant toutes ces années au cours desquelles tu as donné le meilleur de toi-même au service de notre Amicale.

René LENHARDT.



Lettre ouverte à vous tous, mes bons amis...

Mes Chers Vieux Copains,

A notre séparation de mai 1945, vous m'aviez arraché la promesse suivante : « celle de vous recevoir, une fois l'an, à Paris ».

Je crois avoir tenu mon engagement, vous réunissant chez mon copain de régiment, le patron de la Brasserie BOFFINGER, rue de La Bastille où nous passions la journée, puis le soir de nous retrouver tous et toutes au Casino de Paris ou aux Folies Bergères où autres lieux de plaisir.

Et puis la retraite est arrivée... et l'exil en province, à Poitiers. J'ai dû abandonner l'organisation de nos rendez-vous annuels, mais heureusement que l'Amicale, que nous animons tous, a pris la relève en nous permettant de nous retrouver chaque année, à l'issue de l'Assemblée Générale de nos stalags. A cette promesse faite, j'avais ajouté : « et s'il n'en reste qu'un seul, ce sera moi ! »...

Hélas, cette année, à mon grand regret, je n'ai pu assister à la réunion du 9 mars, ceci du fait de mes jambes, lesquelles ne me permettent plus d'effectuer un tel déplacement, souffrant d'arthrose, d'artérite et autres « cadeaux » dus à l'âge, puisque je viens de prendre 78 berges !

Je vous demande, amis, de ne pas m'en vouloir, ayant conscience tout de même d'avoir rempli au mieux mes obligations morales vis-à-vis de vous tous, et j'espère continuer longtemps encore en remplissant de bonnes nouvelles notre rubrique du Lien, le Kommando 604.

Je vous assure vous tous, amis, de ma toujours très fidèle amitié.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag 1 B puis X B.

N.D.L.R. :

C'est avec tristesse que nous avons appris le décès de notre ami Maurice MARTIN qui n'a jamais manqué un rendez-vous parisien. L'âge n'est pas le vrai responsable de son absence au Banquet du 9 mars mais les misères qu'il apporte et qui sont parfois insurmontables. Tous ses nombreux amis ont regretté son absence ainsi que celle de son épouse Huguette. La Rédaction du Lien adresse à son fidèle collaborateur et à l'amie Huguette tous ses meilleurs vœux de santé, en espérant que les beaux jours ramèneront la possibilité de nouvelles rencontres.

H. P.

LA GAZETTE DE HEIDE HOMMAGE A ROBERT FAUCONNIER

Je vous ai annoncé, en son temps, le décès de notre ami Robert FAUCONNIER. A la demande de nos camarades je vais vous en parler plus longuement.

Tout le monde, parmi nous, se souvient de ce brave compagnon qui fut l'un des fondateurs et animateurs de l'orchestre de Heide. Cette formation rassemblait des musiciens de deux kommandos, le 583 et le Camp IV, était baptisée « Les Troubadours ». En plus des séances récréatives données dans leurs propres kommandos respectifs, ils allaient se produire dans ceux des environs pour y apporter un sourire, un souffle de fraîcheur parmi ces « Années Tristes ». Cette organisation donnait beaucoup de travail supplémentaire à Robert, qui, comme tout géfäng, n'avait que peu de repos par jour ; mais c'est bien volontiers qu'il sacrifiait une grande part de cette détente pour répéter et s'occuper des musiciens.

Né à Soigne, dans la province brabançonne de Belgique, il avait épousé Paula en 1931 à Braine-le-Comte. Ils eurent une fille, qu'il quitta fillette en 1940 et retrouva grandie, en 1945.

Les qualificatifs que l'on peut donner à ce camarade sont nombreux : bon, chaleureux, généreux et prompt à rendre service spontanément à quiconque. Par son talent de chanteur, il irradiait la joie de vivre, même au milieu des pires épreuves. Souvent, quand la fatigue et l'ennui s'emparaient

de ses camarades, couvrant le bruit infernal de l'atelier de chez Koster, s'élevait sa voix chaude, cette voix qui lui valut un deuxième prix international de baryton à Bruxelles quelques années avant la guerre.

Son répertoire allait de la chansonnette à l'opéra ; et sa meilleure interprétation était l'air de La Calomnie dans Le Barbier de Séville.

Les Allemands écoutaient avec admiration, bien que ne comprenant pas les paroles. Il lui arrivait parfois d'émailler son répertoire de chansons aux airs connus mais dont il avait, avec DELEPINE, modifié les paroles. Elles auraient désagréablement surpris les Teutons s'ils avaient compris notre langue.

D'une belle présentation, il soignait son uniforme belge et portait fièrement son calot à floche. Sa chemise blanche et son foulard vert, de rigueur sur scène, étaient toujours d'une propreté impeccable et lui donnaient fière prestance.

Il fallait voir quel sourire il arborait quand Delépine l'annonçait. Son visage épanoui faisait éclater la salle de rire, qui s'attendait toujours à quelque drôlerie, et son jeu de scène reflétait toute la sensibilité et la bonté d'un véritable artiste.

A la libération, il retrouva son foyer et son travail de monteur-ajusteur dans la même ville jusqu'à la retraite.

La fille se maria. Son gendre est à l'heure actuelle Colonel dans l'Armée belge.

Il s'occupa d'animation dans différentes associations et naturellement de clubs du « troisième âge ».

Il vint plusieurs fois retrouver l'Amicale des Anciens de Heide. Sa famille l'accompagnait, ainsi que de nombreux camarades belges.

Je me souviens du récital qu'il nous donna à Verneuil à sa dernière réapparition. Ce fut un régal. Par les baies vitrées l'on apercevait, en toile de fond, une boucle de la Seine qui serpentait parmi les collines voilées d'une légère brume d'octobre. C'est avec chaleur qu'il chanta alors une de nos chansons fredonnées souvent là-bas : « Bonjour Paris, Bonjour la France ».

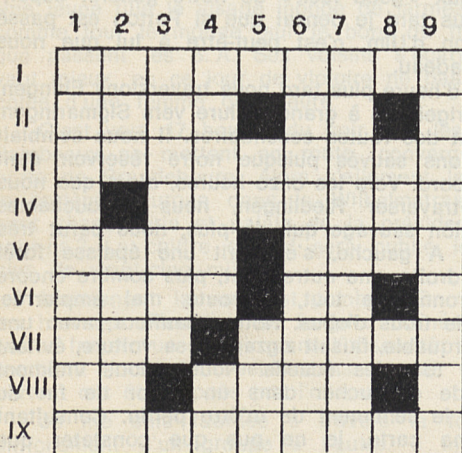
Une fois, il se retrouva avec son compère Delépine à Saint-Amand-les-Eaux et c'est la Mascotte qu'ils nous interprétèrent en duo.

Puis, malade, notre vieux camarade espaça ses visites à l'Amicale. Par un beau jour d'été la flamme vacillante s'éteignit et sa voix s'en fut rejoindre les chœurs célestes, mais dans notre cœur elle chante toujours car son souvenir y est gravé à jamais.

Que cette sobre évocation soit l'expression de nos regrets.

Jean AYMONIN - 27641 X B.
Avec la collaboration de :
Georges Camus et Georges Hauspie.

Mots croisés n° 417 par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

- I. - Fait des feuilles (non pas de choux, mais de texte). —
- II. - Celui du cœur est un signe d'amour. - Début d'acceptation. —
- III. - Peut connaître des hauts et des bas. — IV. - Débris de terrain ou de construction. — V. - S'inscrire en contre. - Eminence sicilienne. — VI. - Supplices permettant aux pédicures de ne pas s'inscrire au chômage. - Bruit de tambour. — VII. - Accueille par des cris manifestant l'hostilité. - Se dit d'aliments enrobés de chapelure. — VIII. - Article étranger. - Nomme en passant par l'urne. — IX. - Formule de politesse pour exprimer sa déférence.

VERTICALEMENT :

1. - Actions de rendre la pareille pour des maux que l'on a reçu. —
2. - Roi d'Israël. - Fait des effets de gorge en Autriche. — 3. - Lancera des coups d'œil glacials. — 4. - Conducteurs d'animaux prétendus stupides. - Abréviation tendant à disparaître. — 5. - Pour aboutir à la 26° il faut commencer par là. - Prendre un mauvais n'est guère recommandable. — 6. - Compterait sur le futur. — 7. - Telle une jolie fille brillante et pleine de santé. — 8. - Un Allemand. — 9. - Se remémorer sans cesse.

Lui

Le Tien c'est le Mien. Le Mien c'est le Sien, et le Sien c'est le Nôtre, NOTRE LIEN.

Oui, chers amis, vous qui depuis plus de quarante années lisez ce journal, petit par la taille mais combien grand par le cœur.

Ce journal, je le sais, que vous attendez chaque mois avec impatience, qui vous apporte un peu de réconfort si besoin est, mais aussi beaucoup d'amitié. Ce journal qui pendant quarante ans a paru sur 4 ou 8 pages sous la conduite de notre grand ami PERRON peut être fier de son succès : des articles admirablement conçus, un « Courrier de l'Amicale » qui apporte des nouvelles d'amis, de la joie mais aussi de la peine.

Mais la vie est là, et notre ami a dû passer la main, pour raisons de santé, à un plus jeune qui a toute la confiance du Bureau, l'ami TERRAUBELLA.

Comme disait la chanson : et maintenant qu'allons-nous faire ? Et bien, continuer ce qui a été fait depuis 1945, des articles intéressants des uns et des autres. Mais pour cela notre Lien à besoin de deux choses : la première, c'est le concours de tous par un effort soutenu et pécunier qui permette à ce journal de conti-

Veuves de P. G.

Au sein de nos associations, il existe une section qui regroupe une partie de ces veuves. En Saône-et-Loire elle est animée par une personne dynamique, la veuve de celui qui fut pendant de longues années notre actif et compétent Président.

C'est une très bonne chose.

Mais, hélas ! il reste encore beaucoup de personnes, qui au départ de l'être cher, perdent et évitent même tout contact ; souvent avec une santé chancelante, elles vivent uniquement de souvenirs.

Mes longs contacts avec des ménages P. G. aux quatre coins de notre beau pays me permettent d'apporter par mes écrits, un peu de baume à la douleur, un certain réconfort. Je crois que c'est vraiment une bonne action. Trop souvent, hélas ! un triste faire-part augmente le lot de ces personnes dans le malheur.

L'envoi de mon livre « Sombres Années » m'a permis de recevoir un volumineux courrier (je l'ai expédié dans 76 départements). Beaucoup de veuves, avec des lettres touchantes ont tenu à revivre par le texte et surtout par les croquis la vie menée par leur mari dans cette terrible épreuve que fut la captivité.

Une brave dame, de l'Indre-et-Loire, de 80 ans, à la fin de sa lettre de quatre pages, termine ainsi : « ... Je vous renouvelle mes remerciements bien sincères. Je me permets de vous indiquer qu'il y a désormais sur votre route, discrète, mais vigilante et chaleureuse : une présence amie ».

Je lui offrais mon livre ; elle a joint un chèque de 50 F « ... Je ne suis pas riche, mais mes besoins sont limités ».

Je lui ai adressé mes vœux ; elle a été vraiment touchée par mes lignes ; à la fin de sa réponse : « ...Croyez à ma profonde sympathie et merci de votre amitié ».

Tout cela est beau.

Une veuve de la Loire dont le mari a connu Sandbostel, Nienbourg-sur-Weser, Hambourg où il a terriblement souffert, décédé en 1973. Ils pensaient ensemble retourner sur place... mais leur unique fils est décédé, et ils avaient deux petites filles à charge !

Autre lettre de la Haute-Marne (avec demande de deux exemplaires). Son mari n'a pas connu la captivité ; il est mort au combat le 17 mai 1940 en Belgique ; cette pauvre dame avait 20 ans et une petite fille de 6 mois !

De Rouen, une veuve depuis peu : décès le 8 mai 1985 — triste ironie du sort, 40 ans après la libération —. Ils avaient été ensemble, le 14 avril, à la Porte de Versailles ; le livre est destiné à son fils unique.

Chaque année, au retour de « P. G. Plage », Jeanne et Henri STORCK faisaient une halte-repos à la maison. Jeanne répondant à mes vœux écrit : « Croyez que je pense souvent à la famille DUCLOUX qui nous a si bien reçus à La Guiche quand mon cher Henri était encore parmi nous. La vie a changé pour moi ».

La solitude existe bien !

Pour terminer je tiens à citer les lignes écrites par cette chère Mme BIHLER. Albert était de tous les voyages ; il amenait avec lui la joie de vivre. Au contact de ses camarades de misère il était transformé, le mal disparaissait. Son départ a creusé un grand vide dans notre « bande ». Après mures réflexions j'ai tenu à faire paraître ces lignes, elle me touchent beaucoup. Il est vrai que mon but essentiel est de maintenir cette chaîne d'amitié et de venir en aide aux plus déshérités.

Répondant à ma lettre de vœux, Mme BIHLER écrit : « ...Merci de vos bons vœux, recevez les miens en reconnaissance pour votre fidélité au souvenir de mon mari, pour votre attachement à cette génération sacrifiée. J'essayais de relire votre livre, on y voit si simplement passer votre vie que c'est merveilleux. Pas d'emphase, pas de roman, alors toute la poésie de la vie se glisse entre les lignes.

« Vous êtes le témoin de cette jeunesse généreuse que vous avez su retrouver, conduire vers des lieux d'ombres avec le soleil de l'amitié, de l'espoir, et vous les voyez s'effacer de la vie avec une tendresse que vous faites partager ».

Que dire de plus ! Chère Mme BIHLER vous avez parfaitement saisi le but de mes pensées. Merci.

Chers camarades, un petit devoir, une obligation presque vous attend... venez en aide, dans la mesure de vos possibilités, aux épouses de nos camarades disparus. Il faut parfois peu de chose pour apporter un petit réconfort, rompre une solitude.

Je veux terminer par une note optimiste. Un ami P. G. du Finistère-Nord, en me commandant un livre, s'exprime ainsi :

« O combien d'actions, combien d'exploits célèbres Sont demeurés sans gloire au milieu des ténébres... Ton cas mérite davantage la légion d'honneur que les Noah ou Anquetil ! »

Je suis allergique à tout cela. Je possède la médaille du Mérite P. G. J'en suis fier et je crois qu'elle est bien méritée.

Délégué U.N.A.C.
P. DUCLOUX,

Nouvelles du CANADA

Depuis plus d'un an j'étais sans nouvelles du Révérend Père Florent LABONTE, ancien prisonnier, en France, pendant quatre longues années.

J'étais persuadé qu'il était soit gravement malade soit mort...

La lettre tant attendue est enfin arrivée.

Je préfère la reproduire intégralement ; elle est partie de Winnipeg le 19 janvier 1986.

« Mon Cher Paul,

Tu dois te demander si je suis mort, car il y a bien longtemps que je n'ai pas écrit... Eh bien je ne suis pas mort... mais pas fort.

Je suis allé frapper à la porte du Ciel, mais on ne m'a pas ouvert... j'ai frappé à la porte de l'enfer, mais le diable a eu peur que je prenne sa place !

Si les ambulances étaient arrivées cinq minutes plus tard, j'aurais été parti... mais je suis là. J'ai passé 28 jours à l'hôpital, seize heures dans le coma... et quelques jours sans trop de connaissances.

J'ai donné ma démission et je suis maintenant à la maison de retraite à Saint-Boniface.

Je remonte la côte ; j'ai lu ton livre... très bien.

Excuse moi si je ne t'écris que ces quelques mots, car ma main est encore toute tremblante. Je t'enverrai plus de détails plus tard.

Bonjour à tous les P. G. français. Prie pour moi.

Bien amicalement ».

Une photo était jointe. Florent, un peu changé, est installé confortablement dans un fauteuil en rotin, entouré de belles plantes vertes.

La petite ville de Saint-Boniface est située à proximité de Winnipeg. Elle est typique. Tout est écrit en deux langues : anglais et français ; simple exemple : sur le panneau « Stop » figure au-dessus en notre langue : « Arrêt ».

Au cours de notre dernier voyage, nous avions pris un excellent repas dans un hôtel qui portait le nom de « Vieille Gare ». Grand privilège, nous avions été servis par le patron.

Dans les registres paroissiaux on retrouve environ 80 % de noms français. Dans ce beau coin on aime beaucoup notre pays.

P. DUCLOUX - 24593 X.B.

Promotion

Sur proposition du Ministre des Affaires sociales et de la Solidarité nationale, Mme Georgina DUFOIX, par décret en date du 17-02-86, publié au J.O., Monsieur Joseph LANGEVIN a été promu au grade d'Officier dans l'Ordre National du Mérite.

Le Bureau de l'Amicale, la Rédaction du Lien et ses amis, présentent au Président Langevin leurs sincères félicitations à l'occasion de cette haute distinction.

à paraître avec un nombre de pages suffisantes, diverses et pleines d'intérêt.

Ensuite un effort particulier du Président LANGEVIN de temps en temps, donner son point de vue éditorial de son choix. Il peut le faire, il doit le faire, cela fait partie de son « travail » de Président.

Je sais, il se donne beaucoup pour représenter notre Amicale partout où cela s'impose, que ce soit des réunions en France ou en Belgique, mais il se doit, et c'est mon vœu, de venir s'entretenir avec nous, lui qui depuis 40 ans, à l'image de PERRON, GEHIN, ROSE, PONROY et tous les autres, a su faire du Lien un des meilleurs journaux d'amicales d'anciens prisonniers.

Alors, chers amis du Lien, en continuant de recevoir ce journal, nous aurons, malgré les tracasseries de la vie, la volonté de maintenir notre unité jusqu'au bout, et dans cette très grande amitié qui est la nôtre.

R. LAVIER,
Vice-Président.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V.B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Assemblée générale annuelle des Stalags de Belgique

Journée du samedi 26 avril 1986 à Châtelet

— Accueil à partir de 14 heures à l'Hôtel Méditerranée, Avenue de l'Europe 20/22, 6000 Charleroi.

A partir de 16 heures, visite de l'Hôtel de Ville de Charleroi (exposition de peintures).

— Repas du soir à 18 heures au Casino Solvay, rue du Châtelet 440 Couillet, pour restauration. Buffet froid 500 FB par personne.

P.S. Détail des prix « Hôtel Méditerranée » pour le logement à Charleroi.

	1 pers.	2 pers.	3 pers.
Chambre + douche	1015 FB	1336 FB	
Appartement + douche	1313 FB	1917 FB	2628 FB
Chambre + bain	1313 FB	1791 FB	
Appartement + bain	1433 FB	2030 FB	2748 FB

Taxe et petit-déjeuner compris. Le règlement se fera directement à l'hôtel.

Journée du dimanche 27 avril 1986 à Châtelet.

— Messe : Châtelet-Faubourg, à 10 h 30, Place Franco-Belge. Après la messe, dépôt de gerbe au monument Franco-Belge.

— 12 heures : Réception à l'Hôtel de Ville de Châtelet.
— 13 heures : Arrivée Casino Solvay. Assemblée Générale et repas. Menu : 1000 FB.

Menu du dimanche 27 avril

Apéritif Maison + Amuse Gueules
Filet de Sole Crème Andalouse - 1 verre vin blanc
Pâté en Croûte avec ses Garnitures - 1 verre vin rouge
Trou Normand
Mignon de Veau Sauce Archiduc - 1 verre vin rouge
Pommes Croquettes
Fromage - 1 verre Beaujolais
Glace — Café

Le règlement pour le buffet froid du samedi 26 avril et le banquet du dimanche 27 avril :

C.C.P. n° 000.029.24.25 - 67 de André ADAN, Place H. Cornil 16, 6140 Fontaine-l'Évêque, Belgique.

Indiquer le nombre de personnes pour le samedi 26 et le dimanche 27 avril et le nombre de personnes pour l'hôtel. Date limite des inscriptions : le 12 avril 1986.

Par le train : gare Charleroi Sud.

Par la route : direction Charleroi et puis direction Avenue de l'Europe 20/22 Charleroi, à l'Hôtel Méditerranée.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Le courrier arrive de plus en plus nombreux, ce qui nous comble de plaisir. Au bureau, nous ne travaillons pas pour rien car nous sommes récompensés par votre compréhension et votre attachement à l'Amicale. Nous faisons notre possible pour mériter votre confiance et regrettons de ne pouvoir publier toutes vos lettres. Encore mille mercis à vous tous, chers amis, pour vos bons vœux et pour l'effort que vous faites pour notre C. S. Merci à :

J. POMME, Barzun, 64530 Pontacq.

LAMOTHE Louis, à Prudhomat, 46130 Bretenoux.

Stalag X A, Kdo 190 à Hoenaspe, puis 587 à Bahrenfleth.

POIRIER Noël, « Les Hauts de Xettis », 88400 Gérardmer.

POUDEVIGNE Jean, Pradons, 07120 Ruoms.

COIFFARD Paul, Chemin bas de Montagnac, 34120 Pézenas.

JOUILLE G., 4, Allée des Jardins, 40600 Biscarosse.

CORMONTAGNE R., 57, rue Casanova, 93360 Neuilly.

Pleinsac, qui désirerait avoir des nouvelles de BOUTAS

André, 22680 Etables-sur-Mer, ainsi que du 69° R.I.F.

Musique.

FLORENTIN G., 2, Av. Courtois, 94000 Créteil.

BOUTEILLE Alphonse, Bosmoreau-les-Mines, 23400 Bourgneuf, qui ajoute à ses vœux, ceux adressés particulièrement au Docteur Paul PAYRAN.

E. BEAU, 7, rue de l'Argonne, 87100 Limoges.

FOUCHER Albert, 19, Allée de Bellevue, 93340 Le Raincy.

HENRI Pierre, 82, Avenue des Ternes, 75017 Paris.

KLEIN Jean, 438, Chemin de la Forêt, 84140 Montfavet, qui ajoute à ses vœux : « Et heureuse marche vers cette vieillesse inéluctable qui s'approche à une allure sans cesse croissante ! »

Jacques ALLAIN, 1, rue du Vieux Château, 27200 Vernon, qui n'oublie pas ses amis de Winterlingen, Sigmaringen, Luiz, Rotweill, Tailfingen.

SAUSSIER Gaston, rue Villiers-aux-Choux, 10400 Nogent-sur-Seine.

BRUNET René, 41, rue Ramey, 75018 Paris.

Mme Veuve ANTONIOTTI, 4, rue César Campinchi, 20200 Bastia.

HENNIAUX Edmond, 55, rue de Landrecies, Fontaine-aux-Bois, 59550 Landrecies.

Mme Veuve Jeanne STORCK, 32, rue Montaigne, 49000 Angers, qui porte le nom de celui qui restera toujours présent dans la mémoire de tous ses nombreux amis.

SARRY Francisque, Cussy-Commelle-Vernay, 42120 Le Coteau.

HADJADJ-MOREL Roger, Place de la Mairie, 38390 Montalieu-Vercieu, qui présente ses meilleurs vœux à tous les anciens de Schramberg, d'Ulm, du Waldho et à tous ses amis des stalags.

GIRARD H. 31, rue de l'Eglise, 25520 Goux-les-Usiers.

DESTOUCHE, 70, Av. Maginot, 94400 Vitry, qui n'oublie pas son ami PERRON et tous ceux du Waldhotel.

DEMONGEOT M., 5, rue Charles Gros, App. D.7, 86100 Châtelleraut.

GENDRON Louis, 35430 Saint-Suliac-sur-Rance, qui recommande aussi à son ami Maurice DREVON : « Tiens bon, Vieux ! »

FLIPEAU Gabriel, Rés. Le Doria, 31, Bd J. Monod, 06110 Le Cannet-Rocheville, à qui nous souhaitons bon rétablissement, sans oublier de transmettre ses vœux à notre ami ROSE qui lui a rendu visite dans son petit kdo de la Forêt Noire.

(Suite page suivante)

COURRIER DE L'AMICALE (suite)

DION Paul, 2, rue F. Chopin, Esc. 3, 54000 Nancy, qui, sans oublier ses amis du camp, envoie une pensée particulière à l'ami PERRON. Nous lui conseillons, vu son âge, d'éviter le flirt, même avec une scie circulaire ! Bon rétablissement à ton pouce, cher ami.

LAVAUD Charles, 50, Av. Pasteur, 24100 Bergerac, envoie en plus ses meilleures amitiés à l'ami GEHIN et compte sur lui pour le revoir à Bergerac pour fêter ses 85 ans.

GONDROY Maurice, Villa des Roses, 22, Av. Cadiras, 93140 Bondy, qui traverse ces derniers temps une mauvaise période de mauvaise santé ainsi que son épouse. De tout cœur, nous souhaitons à tous deux l'oubli de ces misères et le départ d'un bon pied pour 1986.

PETITGENET, 2, Envers de la Gare, 88310 Cornimont, qui n'oublie pas tous les anciens du 81° Chasseurs, ainsi que ceux d'Ulm et particulièrement Lucien VIALARD qu'il espère voir à l'Assemblée Générale du 9 mars prochain.

POUILLY Albert, 24, rue de la Masure, 59211 Santes, qui ajoute à ses vœux ceux destinés aux anciens de Tuttlingen, en particulier du Nord-Banhof, à l'Abbé PERRY et à Jacques BRION.

Notre ami **ROGEON Louis**, 83, rue Jean-Jaurès, 79200 Parthenay, Président de la section P.G. de cette ville, envoie ses amitiés à tous les anciens du kdo disciplinaire 1023 de Broweg, ainsi qu'à ceux qu'il a connus au camp de Sandbostel (il était aux patates à la cuisine), à la corvée des colis Croix-Rouge à Brementorpe, et avait comme surnom : « La Bretelle » dans l'équipe de football. Merci pour notre C.S.

Merci aussi pour sa générosité à notre ami **René LECLERC**, 17, rue Gaspard Chaumette, 58000 Nevers.

Nos amis ne nous oublient pas et leurs encouragements nous incitent à ne pas faiblir devant notre tâche. Leurs dons à notre C.S. prouvent que la solidarité entre anciens P.G. est plus vivante que jamais, n'est-ce pas :

LENFANT André, 4, Av. Henri Delecroix, 59510 Hem.

AUBRY René, « Bel Air », Bouix, 21330 Laignes.

SIX Pierre, 62, Av. de la Marne, 59290 Wasquehal.

RAILLAUDOUX, Hameau de Fontaine, 89150 Saint-Valérien.

ROUX Joseph, Le Bas Breil, 3550 Pipriac.

QUINTARD Jean-Michel, 119, rue de Lille, 75017 Paris.

DUMAS Michel, Le Claux, Saint-Ybard, 19140 Uzerche.

LE GAGNEUX Marc, Allée des Clos Fleuris, 45000 Orléans.

LIOT René, 60, rue des Perroquets, 94350 Villiers-sur-Marne.

LEBLANC Gilbert, Mérobert, 91780 Chalo Saint-Mars.

Mme TRIQUET, 26, rue Eugène Millon, 75015 Paris.

FERY Léon, 45, rue de Touraine, 28110 Luce, à qui nous souhaitons un bon rétablissement.

CARTIGNY Raoul, 29, rue Carnot, 59590 Raismes.

M. et Mme FAIVRE René, 41, rue Nationale, 85400 Luçon, sont heureux de vous faire savoir qu'ils ont fêté leurs Noces d'Or, entourés de leurs huit enfants, conjoints et conjoints, et 7 petits-enfants.

Nous leur adressons nos plus sincères félicitations et nos meilleurs souhaits de longue vie.

A. BESSY, 8, rue Preston, 30000 Nîmes.

Mme S. DUFRENE, rue de la Colinette, Bourgogne, 51220 Hermonville, qui nous écrit : « Mon mari est sérieusement handicapé. Il a fait une hémorragie cérébrale et a des troubles vasculaires. Sa mémoire est complètement défaillante et il ne se souvient même plus qu'il y a eu la guerre et qu'il a été fait prisonnier ».

Nous partageons votre peine, chère amie, et sommes de tout cœur avec vous en souhaitant que l'état de votre compagnon s'améliore. Si nous pouvons faire quelque chose pour vous, n'hésitez pas à nous écrire. En attendant merci pour votre fidélité à notre Amicale, et félicitations pour votre attachement à notre ami. Il me semble que la majorité des anciens P.G. ont été récompensés en épousant des femmes méritantes.

C. CHARPIN, 5, rue de Loigny, 28200 Châteaudun.

BECKERT Raymond, 61, rue Pasteur, 54000 Nancy. Boxeur et tailleur au stalag V.B, il présente ses vœux aux copains, sans oublier TERRAUBELLA.

DERNIERE MINUTE

DÉCÈS

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort soudaine de Madame Joseph LANGEVIN, survenue le 12 mars 1986 à son domicile de Saint-Maurice (Val-de-Marne).

Le Bureau de l'Amicale se fait l'interprète de tous ses adhérents et amis pour assurer en cette douloureuse circonstance le Président LANGEVIN de leur affectueux soutien.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 417

HORIZONTALEMENT :

I. - Rédacteur. — II. - Elan. - AC. — III. - Variables. — IV. - Déblais. — V. - Nier. - Etna. — VI. - Cors. - Ra. — VII. - Hua. - Panés. — VIII. - El. - Elit. — IX. - Serviteur.

VERTICALEMENT :

1. - Revanches. — 2. - Ela. - loule. — 3. - Dardera. — 4. - Aniers. - E.V. — 5. - A.B. - Pli. — 6. - Tablerait. — 7. - Eclatante. — 8. - Ein. — 9. - Ressasser.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1986

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

BAURON Lucien, Les Perrières, 71190 Etan-sur-Aroux, qui recherche toujours la trace d'anciens camarades.

BLANC Auguste, Bd. de Minervoies, 34210 Olonzac.

BOURDEIX Marcel, 29, rue Armand Barbès, 87100 Limoges, qui envoie son bon souvenir aux anciens de Vohrenbach et de Furtwaugen, sans oublier CASTEL, VAQUETTE et Pierre DESFORGES.

CHANCLAUX Raymond, 132, Av. Parmentier, 75011 Paris, qui nous suggère d'établir un répertoire de tous les anciens P.G. avec leurs références sur le lieu de leur détention, à paraître sur Le Lien. Cela s'avère impossible, mon cher CHANCLAUX. Dans l'année il y a de nouveaux adhérents, des changements d'adresse et malheureusement des décès ; aussi, le temps de faire paraître ces listes... elles s'avèreront inexactes.

CARRERE Marcel, 8, Chemin de Caratg, 66680 Canohes, que nous remercions aussi pour tous ses compliments.

DURY Pierre, Faulin-Grury, 71760 Issy-L'Evêque, ancien des X.B.C, Mle 86189.

CLAVIER Octave, Faverolles près Montrichard 41400.

DUPRE Paul, 13, rue d'Episy, 77250 Villecerf par Moret-sur-Loing.

CARREAU Frantz, 41, Place P. Curie, 45500 Gien.

FEUILLET René, 63, rue de Roux, 17000 La Rochelle.

FREMY René, Matougues, 51150 Tours-sur-Marne.

GUILLAUME René, 10, Av. des Tuileries, 01600 Trévoux.

GAUBERT René, 37, Parc de Tivoli, 28210 Nogent-le-Roy.

Lt-Colonel-Chirurgien **H. GUINCHARD**, Le Moutoux 39300 Champagnole.

MILLOT Roger, 50, Av. Boucicaut, 71100 Chalon-sur-Saône. Mle 23877, Stalag X.B.

HUMBERT Georges, 5, rue Général Carré, 57000 Montigny-les-Metz.

LEBRUN Amédée, 28, route de Paris, 54570 Foug.

LAGET Gabriel, 11, Impasse Calquières Hautes, 34120 Pézenas.

Docteur PALMER Daniel, Domaine de Brives, 04300 Forcalquier.

VIDAL Roger, Bouzel, B.P. 167, 81305 Graulhet Cedex, qui souhaite à tous « longue vie », afin de nous permettre de nous retrouver au moins une fois l'an à notre Assemblée Générale. Il ajoute : « J'ai encore bonne jambe et bon estomac, et cette réunion m'enchantent ».

TRIPET Jean-Claude, 8, rue François Coppée, 75015 Paris, qui écrit : « J'ai une pensée émue pour nos camarades disparus, dont je garde un souvenir vivace ». C'est le destin, mon cher ami, et je pense que tous les anciens partagent ton émotion lorsqu'ils se remémorent l'affection qui nous unissait ; elle nous unit encore aujourd'hui et nous unira jusqu'au dernier d'entre nous.

SERRE Pierre, Av. de la Gare, 63620 Giat, qui écrit : « Un hémiplegique qui a du mal à se servir de sa main droite et ajoute à ses vœux ceux destinés aux anciens des Kdos 1155, 5880 X.C, puis baraque 24 B et kdo 573 X.B.

SANTA MARIA François, 1, Allée des Platanes, Theza, 66200 Elne.

CARNET ROSE

Une carte de notre amie France FAURAN nous annonce la naissance d'un petit-fils prénommé HADRIEN qui va tenir compagnie à sa sœur JULIE, pour la grande joie des parents et des grands-parents.

Toutes nos félicitations et vœux de bonheur à la famille FAURAN. Rue Auguste Thierry, 41700 Cour-Cheverny.

Notre ami THIZY Jean, La Rully Pomeys, 69590 Saint-Symphorien-sur-Oise, nous annonce la naissance de deux jumelles dans sa famille : THYPHAINE et BETTY chez sa fille Eliane (Mme Gérard Ferraton), et aussi celle d'une arrière petite-fille, SABRINA chez son petit-fils (Eric et Patricia Pavoux), tout ce petit monde est en bonne santé.

Nous ne pouvons qu'adresser nos plus vives félicitations à toute la famille THIZY et nos meilleurs vœux de bonheur.

Notre ami PAULUS Henri et son épouse, 72 Bd. Carnot, 06110 Le Cannet, sont heureux de nous annoncer la naissance d'un petit-fils nommé Thomas Ruguet.

Longue vie au petit Thomas, et félicitations aux parents et grands-parents.

Un petit mot de notre ami L. DELVAUX, 3, rue Massena, « Le Massena B. », 06500 Menton, a le plaisir de nous annoncer la naissance de Jennifer, ce qui le rend arrière-grand-père pour la 3^e fois.

Nous adressons nos plus vives félicitations aux arrière-grands-parents ainsi qu'à tous leurs descendants, et leur souhaitons tout le bonheur possible.

CARNET NOIR

Nous venons d'apprendre par notre ami OUDEA René, de passage à notre bureau, le décès de notre cher camarade DAVIS Roger, ancien du Stalag X.B, pâtissier à Houlgate (Calvados). Il avait 79 ans et a disparu le 26 décembre dernier.

A sa famille, à ses proches, nous adressons nos plus vives condoléances.

Mme DARCANGE Rose, 2, rue de la Compagnie, 57310 Guénange, à la douleur de nous faire part du décès de notre ami le Docteur DARCANGE Ernest, survenu le 25 décembre dernier à l'âge de 69 ans.

Nous partageons votre peine, chère amie, et vous adressons nos condoléances les plus attristées.

Mme BISTODEAU Marthe, Le Guit-Prignac, Marcamps, 33710 Bourg-sur-Gironde, nous apprend le décès de son époux, ancien du Stalag X.A, après une longue maladie des poumons et un long séjour à l'hôpital. Elle nous écrit : « J'aurais bien voulu le garder plus longtemps car l'on ne vit pas 49 ans avec son compagnon sans y être attaché et, en souvenir de lui, je vous demande de conserver mon adhésion à l'Amicale et de continuer à cotiser pour le Lien, car je sais que lui aurait désiré que je le fasse ».

Que vous dire, chère amie, sinon que nous prenons part à votre profonde tristesse, et que nous sommes de tout cœur avec vous. Acceptez nos condoléances émues.

Notre ami LEFEVRE Georges, 94, rue du Calvaire, 80000 Amiens, nous apprend par écrit le décès de notre ami l'Abbé Joseph LAURENT, Freissinet, 48140 Le Malzieu, ancien homme de confiance du kdo 5157 Emden-Nordsee-werke, Stalag X.C. Tous ceux qui l'ont connu se souviendront de cet excellent camarade.

A la famille de notre ami, nous adressons nos plus sincères condoléances.

Notre ami l'Abbé A. FAGOT, 2, Place de la Libération, Magenta, 51200 Epernay, nous donne quelques précisions sur la mort de Henri VOISIN, de Lyon. Ces précisions ont été fournies par le Général BRUNET. Henri VOISIN est décédé du typhus à Sandbostel. Il avait quatre frères : un tué en 1940, un autre mort en déportation, le troisième curé à Chamrousse, le quatrième à Grenoble.

Notre ami pense que plusieurs de nos camarades seront ainsi au courant.

Notre ami l'Abbé H. PORCHERET, aumônier de l'Hôpital, 44270 Machecoul, a la tristesse de nous faire part du décès de l'Abbé Adolphe CADEAU, ancien du X.B. C'est un ami fidèle et un animateur infatigable qui nous a quittés, nous écrit l'Abbé PORCHERET.

Nous partageons la peine de sa famille et de ses nombreux et fidèles amis à qui nous adressons nos condoléances émues. Merci pour notre C.S.

Notre ami René BOUDET, 4, Place des Célestins, 69002 Lyon, nous fait part du décès de son épouse.

Nous sommes de tout cœur avec toi, cher ami, et t'adressons nos plus vives condoléances. Les anciens de la Forêt Noire partagent ton chagrin. Merci pour notre Caisse de Secours.

C'est avec une profonde tristesse que nous venons d'apprendre le décès de notre ami LESTRIEZ Arthur, 77, rue Nationale, 59310 Faumont, dans sa 83^e année.

A ses enfants, petits et arrière-petits-enfants, ainsi qu'à toute sa famille, nous adressons nos condoléances émues.

Par notre ami A. REAU, Clessé, 79350 Chiché, nous apprenons le décès de notre camarade BERTAUX Xavier, à Bretignolle, 79140 Cerizay, décédé à la suite d'une crise cardiaque.

Que sa famille et tous ses proches acceptent nos plus sincères condoléances.

Notre ami Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson, nous signale le décès de Remiremont (Vosges) de l'Abbé Armand PERRY, ancien du Stalag V.B (Villingen) où beaucoup d'entre nous le connurent comme prêtre et homme de cœur.

« Enfant de Planois (Vosges) où il est né en 1903.

Une guerre qui dut lui peser lourdement, comme à beaucoup d'êtres humains ; en effet, prisonnier de guerre, il ne devait retrouver et fouler le sol français qu'après cinq années de captivité.

Plus tard, pour se rapprocher de son pays d'origine, il est alors nommé curé de Saint-Maurice-sur-Moselle. 22 années d'étroite collaboration durant lesquelles l'Abbé PERRY a marqué de son empreinte la cité.

Puis en 1974, il gagne Remiremont en tant qu'aumônier du Centre Hospitalier ; mission délicate qu'il mènera avec une grande conscience et amour jusqu'à ses derniers instants.

Homme de cœur, d'une simplicité exceptionnelle, M. l'Abbé Armand PERRY avait fêté ses Noces d'Or sacerdotales le jour de Noël 1984 ; il avait 75 ans ».

Le Bureau de l'Amicale et la Rédaction du Lien expriment à la famille de notre ami ainsi qu'au clergé de Remiremont leurs condoléances attristées.

C'est avec une profonde tristesse que nous venons d'apprendre la disparition de notre ami PREVOT Maurice, 8, rue de l'Eglise, 52310 Boulogne, décédé le 4 février 1985.

A sa veuve, à sa famille et à ses proches, nous adressons nos plus vives condoléances.

Notre vieil ami Roger GAVAGE, 135, rue David, Fontaines Saint-Martin, 69270 Fontaines-sur-Saône, n'est plus. Il nous a quitté le 6 novembre 1985 dans sa 70^e année.

P.G., il obtint la médaille des évadés, fut nommé président cantonal et communal des anciens P.G. Maire-adjoint de la commune, Directeur d'école, Secrétaire du S.O.U. des écoles et fondateur de l'Amicale des classes en « 5 ».

Nous nous joignons à tous ses amis pour faire part à sa veuve et à sa famille de notre profonde tristesse, et leur adressons nos condoléances émues.

Mme LEVY Yvette, 44, rue de Gaulle, Duppigniel, 67120 Molsheim, nous apprend avec beaucoup de retard le décès de son époux, décès qui s'est produit en novembre 1983.

Avec ce même retard nous lui adressons nos plus vives condoléances et la remercions pour sa fidélité envers notre Amicale, en souvenir de son cher mari.

AVIS DE RECHERCHE

Notre ami J.-M. LAIRAUDAT, Résidence du Petit Parc, 144, rue des Anguignis, 45100 Orléans, recherche des camarades du Stalag V.B Villingen affectés au kommando de Tailfingen.

Il faisait partie de la troupe théâtrale, s'évada chez Electra en 1942. Repris, et en instance de départ pour Rawa-Ruska, il a été vu par des camarades allant chez le dentiste en avril 1942.

Il prie les amis qui s'en souviennent de bien vouloir le contacter directement.

BIENVENUE DANS NOTRE AMICALE A :

GUERARD Raymond, Sept-Vents, 14240 Caumont-l'Eventé, ancien du kdo 604.

LODOVICI Joseph, rue du Mont Saint-Michel, 73490 La Ravoire, qui recherche des compagnons qu'il aurait connus, d'abord au Stalag IIA au kdo Neutornow (il se souvient de quelques noms : Laporte, Paulin, Ribaut, Bernard, Guilbin, Mouzon), puis au Stalag V.B, kommandos : Chiron Werche Tuttlingen, d'où il s'évada ; Werthe Werche Emmendingen, d'où il s'évada ; Kloster Kaserne Villingen, d'où il s'évada pour la dernière fois en compagnie de Louis AROUD, le 7 décembre 1941. Cette dernière évasion a été réussie. Il nous écrit en P.S. : Bien entendu les deux premières évasions manquées m'ont fait connaître la prison du camp même, puis aussi le fameux camp disciplinaire de Heuberg.